

2026 – 9 QUINZIÈME SEMAINE ORDINAIRE 1 : A

12 JUILLET DIMANCHE

Jb 1, 1-22

Grégoire le Grand : Le Seigneur a repris

LC : 38 01 GG2

13 Lundi

Jb 2, 1-13

Augustin : Le cœur de Job

LC : 38 02 Au

14 Mardi

Jb 3, 1-26

Rupert de Deutz : Tu nous dois beaucoup

LC : 38 03 RD

15 Mercredi

Saint Bonaventure

Jb 4, 1-21

Saint Bonaventure : De ce monde au Père

LC : O BOv DP

16 Jeudi

Jb 5, 1-27

Grégoire le Grand : Le Seigneur blesse et soigne

LC : 38 05 GG

17 Vendredi

Jb 6, 1-30

Grégoire le Grand : Un goût de mort

LC : 38 06 GG

18 Samedi

Sainte Vierge Marie

Jb 7, 1-21

Jean Chrysostome : L'écrin de Dieu

I Vp du Dimanche

LC : Ma JC ED

SEIZIÈME SEMAINE ORDINAIRE 2 : B

19 DIMANCHE

Jb 11, 1-20

Bernard Sesboüé : Dans le Verbe est la vie

LC : F SE DV

20 Lundi

Jb 12, 1-25

Johnston : Faire un monde

LC : 11 01 JJW

21 Mardi

Jb 13, 13 à 14, 6

Grégoire le Grand : Pourquoi me caches-tu ta face ?

LC : 38 13 GG

22 Mercredi

SAINTE MARIE-MADELEINE

1 Co 12, 4-31a

Grégoire Palamas : Marie, près du tombeau

LC : O MD GP

23 Jeudi

SAINTE BRIGITTE

Pr 31, 10-31

Aron Anderson : Un étincellement de surnaturel

LC : O BS AE

24 Vendredi

Jb 22, 1 30

Grégoire le Grand : Comblé de délices

LC : 38 22 GG

25 Samedi

SAINT JACQUES

1 Co 1, 18 à 2, 5

Benoît XVI : Jacques le Majeur

B16

I Vp du Dimanche

LC : N JaMa

DIX-SEPTIÈME SEMAINE ORDINAIRE 3 : A

26 DIMANCHE

Jb 28, 1-28

Jean Daniélou : Jésus répond à Job

LC : 38 00 DA3

27 Lundi

Jb 29, 1-10 ; 30, 1.9-23

Eloi Leclerc : Marcher humblement avec son Dieu

LC : XH LC MH

28 Mardi

Jb 31, 1-23.35-37

Basile : Comme il le juge bon

LC : 82 12 BC

29 Mercredi

Saints Marthe, Marie et Lazare

Jb 32, 1-6 ; 33, 1-22

Saliège : Qui croit en moi vivra

LC : 0 MML SJG

30 Jeudi

Jb 38, 1-30 ; 40, 1-5

Hans Kung : Dieu répondit à Job

LC : 38 37+ KH

31 Vendredi

Saint Ignace de Loyola

Jb 40, 6-24 ; 42, 1-6

Louis Consalvo : Premières lumières

LC : O IL CV

01 AOÛT Samedi Saint Alphonse de Liguori

Jb 42, 7-17

Alphonse de Liguori : Dieu nous aime

I Vp du Dimanche

LC : O AL DA

DIX-HUITIÈME SEMAINE ORDINAIRE 4 : B

02 DIMANCHE

Ab 1-21

Athanase : La pitié du Verbe

LC : F AT PV

03 AOÛT Lundi

Jl 1, 13 à 2, 11

Cassien : Mesure et tempérance

LC : XT CA MT

04 Mardi

Saint Jean-Marie Vianney

Jl 2, 12-27

Jean XXIII : Prier sans cesse

LC : O JMV J23

05 Mercredi

Jl 3, 1 à 4, 8

Radcliffe : Vivre le moment présent

LC : XE RA MP

06 Jeudi

LA TRANSFIGURATION DU SEIGNEUR

2 Co 3, 7 à 4, 6

Pierre le Vénérable : Comme le soleil

C : KU PV TR

07 Vendredi

Ml 1, 1-14 ; 2, 13-16

Angèle de Foligno : Grandeur de l'amour de Dieu

LC : W AF GAD

08 Samedi

Saint Dominique

Ml 3, 1-21

Benoît XVI : La vérité, fondement le plus profond de la joie

I Vp du Dimanche

LC : O Do B16b

GRÉGOIRE LE GRAND

LE SEIGNEUR A REPRIS

Après avoir perdu tous ses biens et tous ses enfants, Job se leva, déchira ses vêtements, se rasa la tête et, se prosternant sur le sol, il adora. Ses vêtements déchirés, sa tête rasée, son prosternement à terre témoignent bien qu'il a ressenti la douleur de ce coup. Mais en ajoutant : "Il adora", on nous montre clairement que même dans la douleur, il ne s'emporta pas contre la décision de celui qui le frappait.

Écoutons ce qu'il dit alors : "Nu, je suis sorti du sein de ma mère, et nu, j'y retournerai". Puisque, par la décision du Seigneur, il avait tout perdu, il se remit en mémoire, afin de garder patience, le temps où il n'avait pas encore ce qu'il venait de perdre. Penser que jadis il n'avait rien lui adoucit la souffrance de cette perte. Car c'est une grande consolation, quand nous perdons nos biens, de nous rappeler le temps où nous étions dépourvus de ces choses que nous avons perdues.

Puisque la terre nous a tous engendrés, ce n'est pas sans raison que nous l'appelons notre mère. Aussi est-il écrit : "Un joug pesant accable les fils d'Adam depuis le jour où ils sortent du sein maternel, jusqu'au jour de leur sépulture au sein de la mère commune". Le bienheureux Job, pour pleurer patiemment ce qu'il a perdu en ce monde, considère avec attention l'état dans lequel il y est venu, et, pour garder plus sûrement patience, il pense encore davantage à l'état dans lequel il le quittera : "Nu, je suis sorti du sein de ma mère, et nu, j'y retournerai". C'est-à-dire : la terre m'a produit nu à mon entrée en ce monde, et quand je le quitterai, la terre me recevra nu. J'avais reçu les biens : j'ai perdu ce que je devais abandonner ; qu'ai-je donc perdu qui me soit propre ?

Et puisque la consolation ne doit pas seulement venir de la vue de notre état, mais aussi de la justice de notre Créateur, Job dit encore : "Le Seigneur a donné, le Seigneur a repris, comme il a plu au Seigneur, il en est advenu". Le saint homme, éprouvé par l'adversaire, avait tout perdu ; mais sachant que Satan n'avait pas le pouvoir de l'éprouver sans la permission de Dieu, il ne dit pas : "Le Seigneur a donné, le diable a enlevé", mais : "Le Seigneur a donné, le Seigneur a repris". Peut-être aurait-il eu de quoi se plaindre si l'ennemi lui avait enlevé le bien donné par le Créateur. Mais puisque celui qui l'a ôté n'est autre que celui qui l'a donné, il n'a fait que reprendre son propre bien et ne nous a pas enlevé le nôtre. Si c'est de lui que nous avons reçu les biens dont nous jouissons en cette vie, pourquoi nous plaindre s'il juge bon de nous retirer ce que sa largesse nous avait prêté ?

Aussi lorsqu'en cette vie nous avons à endurer ce que nous ne voudrions pas, il nous faut incliner notre volonté vers celui qui ne peut vouloir rien de mauvais. C'est alors un grand réconfort de nous dire que ce qui nous déplaît ne nous arrive que par décision de Celui à qui ne plaît que ce qui est bon. Si donc nous sommes persuadés que ce qui est bon plaît à Dieu, et que nous ne souffrons que ce qui plaît au Seigneur, tout ce que nous souffrons ne peut être que bon, et nous serions injustes de murmurer contre ces bonnes souffrances.

Nous avons entendu Job prendre position contre son adversaire par un langage viril. Écoutons-le maintenant conclure en louant son Juge par ces paroles de bénédiction : "Que le nom du Seigneur soit béni". Tout ce que Job a pensé de juste, il le conclut en bénissant le Seigneur. Pourtant sous le coup de l'épreuve, cet homme entonne au Seigneur une hymne de louange.

Morales sur Job, livre 2, 29, 30-31 : PL 75, 569 D, 570 B - 571 A, 571 B-C.

Le tentateur reçut la permission de tenter le saint homme Job. En un instant, il lui ôta tout, il le dépouilla de ses biens, lui enleva son héritage et fit périr ses héritiers. Ce ne fut pas l'un après l'autre, mais tout à la fois, d'un seul coup, d'un seul choc, de sorte que tout lui fut annoncé subitement. Tout lui a été enlevé, il reste seul. Mais en lui se trouvaient des actions de grâce qu'il rendait à Dieu. Elles étaient bien en lui : le démon, ce voleur, n'avait pu percer le coffre-fort de son admirable cœur, et celui-ci regorgeait de sacrifices à offrir à Dieu.

Écoute ce qu'il possédait, écoute ce qu'il offrit : "Le Seigneur a donné, le Seigneur a ôté, qu'il en soit comme il a plu au Seigneur, que le nom du Seigneur soit béni !" Ô richesses intérieures où le voleur n'a pas eu accès ! Dieu lui-même avait donné à Job ce qu'il recevait de lui ; lui-même avait enrichi Job pour qu'il lui offre ce qu'il aimait. Dieu connaissait Job et il lui avait rendu témoignage. Le démon ne le connaissait pas et c'est pourquoi il avait dit : "Est-ce pour rien que Job adore Dieu ?". Voyez de quel côté l'ennemi l'attaque : là où est la perfection de Job. Voyez ce que l'ennemi objecte ! Il voyait cet homme servir Dieu, lui obéir en tout, faire le bien de toutes manières. Et parce que cet homme était riche et comblé de bonheur, il prétend que s'il sert Dieu, c'est parce que celui-ci lui a tout donné : "Est-ce pour rien que Job adore Dieu ?". C'était là la vraie lumière, la lumière des vivants : servir Dieu gratuitement. Mais Dieu voyait dans le cœur de son serviteur que le culte qu'il lui rendait était désintéressé. Car ce cœur était agréable aux yeux du Seigneur, dans la lumière des vivants ; il était caché au diable qui vivait dans les ténèbres.

Dieu permet le tentateur, non pas pour lui apprendre ce qu'il connaissait, mais pour nous offrir un exemple à connaître et à imiter. Car si le tentateur n'avait eu la permission de le tenter, aurions-nous vu en Job ce que nous devons et voulons imiter ? Le tentateur eut donc accès à Job, et il lui enleva tout, et le laissa seul, sans richesses, sans famille, sans enfants, mais plein de Dieu. Il est vrai, sa femme lui est laissée ; mais prêtes-tu au diable de la pitié pour lui avoir laissé sa femme ? Il savait bien par qui Adam avait été trompé ! Il laissait aux côtés de Job une aide à son profit, et non un soutien pour le mari !

Celui-ci était donc plein de Dieu, en lui étaient les actions de grâces qu'il rendait à Dieu, pour montrer qu'il l'honorait gratuitement, et non pour tant de bienfaits reçus. Ayant tout perdu, Job n'a pas changé, car il n'a pas perdu celui qui lui avait tout donné. "Le Seigneur a donné, dit-il, le Seigneur a ôté ; qu'il en soit ainsi ; que le nom du Seigneur soit béni !".

Couvert d'ulcères des pieds à la tête, son cœur reste pourtant intact ; éclairé par la lumière des vivants, il répond à la tentatrice dans la lumière de son cœur : "Tu parles comme une sotte !" c'est-à-dire comme une femme privée de la lumière des vivants. Car la lumière des vivants, c'est la sagesse, tandis que les ténèbres des insensés, c'est la sottise. "Tu parles comme une sotte", car tu vois ma chair, mais tu ne vois pas la lumière de mon cœur. Elle aurait, en effet, aimé son époux de toute autre manière, si elle avait connu sa beauté intérieure, si elle avait vu comme il était beau aux yeux de Dieu, car en lui se trouvaient les actions de grâce qu'il rendait à Dieu !

Que tout cela ait du prix pour vous, frères ! Aimons Dieu gratuitement, espérons toujours en lui ; ne craignons ni homme ni diable ! Ni l'un ni l'autre ne peuvent rien contre nous s'ils n'en ont reçu la permission, et cette permission ne peut leur être donnée que pour notre utilité !

TU NOUS DOIS BEAUCOUP !

Job ouvrit la bouche et maudit le jour de sa naissance en ces termes : “Périssent le jour où je suis né, et la nuit où l'on a dit : Un homme est conçu !”.

Ce jour de sa naissance, cette nuit de sa conception qu'il appartenait au sage de maudire, ce fut le péché du premier homme : jour au sens ironique, mais en réalité, nuit. Car dans ce soi-disant jour, le séducteur promettait que nos yeux s'ouvriraient, disant : “Mangez et vous serez comme des dieux !”. Mais dès qu'on le crut, un mur d'inimitié se dressa entre Dieu et nous, et ainsi nous fûmes conçus pour le malheur, dans la nuit, c'est-à-dire incapables de voir Dieu. C'est ce jour, ou plutôt cette nuit, que maudirent de tout leur pouvoir Job, et tous ceux qui depuis l'origine du monde, détestèrent ce péché du diable et soupirèrent après la justice de Dieu. Mais la malédiction d'aucun d'eux ne put le bannir efficacement. Le Christ seul put maudire infailliblement le péché au point de le proscrire, selon la parole de l'Apôtre : “Dieu, envoyant son Fils en vue du péché, a condamné le péché dans la chair”.

Mais le Christ est-il né, lui aussi, en ce jour de péché, fut-il conçu dans cette nuit de malheur ? Parfaitement, il naquit en ce jour, fut conçu en cette nuit. Mais elle fut toute autre la naissance et la conception du vieil homme et celle du nouveau. Pour Adam qui était homme et heureux, cette naissance ou conception consista à devenir pécheur et malheureux. Pour le Christ au contraire, qui était Dieu, hors d'atteinte de la souffrance et de la mort, elle consista à devenir homme sujet à la souffrance.

C'est ici le lieu de la Sagesse ; c'est ici qu'il faut être attentif à ce que suggère l'Esprit de Sagesse. Voici en effet, que l'Homme-Christ, l'Homme-Juste, doit beaucoup aux hommes pécheurs. Que se fortifient les mains languissantes et que les genoux chancelants des pécheurs s'affermissent : car s'ils sont instruits dans la foi et la piété, s'ils sont de sages avocats, ils ont de quoi lier les mains de leur juge.

En effet, si celui-ci leur dit : “C'est à cause de votre jour de péché que je suis né, à cause de votre nuit perverse que j'ai été conçu : moi qui étais Dieu immortel, je me suis fait homme mortel”. Que les pécheurs croyants, que les pécheurs pénitents lui répondent : “C'est vrai, nous te devons beaucoup, Christ-Dieu, pour t'être fait homme. Mais à l'inverse, toi aussi, tu nous dois beaucoup, Christ-Homme, car c'est à cause de nous que ta nature humaine a été assumée par Dieu”. Si nous n'avions pas été pécheurs, il n'y aurait aucune raison que tu aies été ainsi assumé.

Que cette pensée nous encourage ; ne nous contentons pas de considérer tout ce qu'a souffert un si grand Seigneur pour les fautes d'esclaves si indignes : tant d'injures et la mort même, la mort de la croix. Mais souvenons-nous aussi que si les serviteurs n'avaient pas péché, la nature de serviteur n'aurait pas été assumée par la personne du Seigneur Dieu. Car le Seigneur a reçu de la méchanceté de ses serviteurs plus de gloire que d'infamie. S'il a été suspendu à la croix pour eux, c'est pour eux aussi, pour intercéder en leur faveur, qu'il trône maintenant à la droite de Dieu.

SAINT BONAVENTURE

DE CE MONDE AU PÈRE

Le Christ est le chemin et la porte, l'échelle et le véhicule ; il est le propitiatoire posé sur l'arche de Dieu et le mystère caché depuis le commencement.

Celui qui tourne résolument et pleinement ses yeux vers le Christ en le regardant suspendu à la croix, avec foi, espérance et charité, dévotion, admiration, exultation, reconnaissance, louange et jubilation, celui-là célèbre la Pâque avec lui, c'est-à-dire qu'il se met en route pour traverser la mer Rouge grâce au bâton de la croix. Quittant l'Égypte, il entre au désert pour y goûter la manne cachée et reposer avec le Christ au tombeau, comme mort extérieurement mais expérimentant, dans la mesure où le permet l'état de voyageur, ce qui a été dit sur la croix au larron, compagnon du Christ : "Aujourd'hui avec moi tu seras dans le paradis".

En cette traversée, si l'on veut être parfait, il importe de laisser là toute spéculation intellectuelle. Toute la pointe du désir doit être transportée et transformée en Dieu. Voilà le secret des secrets, que personne ne connaît sauf celui qui le reçoit, que nul ne reçoit sauf celui qui le désire, et que nul ne désire, sinon celui qui au plus profond est enflammé par l'Esprit Saint que le Christ a envoyé sur la terre. Et c'est pourquoi l'Apôtre dit que cette mystérieuse sagesse est révélée par l'Esprit Saint.

Si tu cherches comment cela se produit, interroge la grâce et non le savoir, ton aspiration profonde et non pas ton intellect, le gémissement de ta prière et non ta passion pour la lecture ; interroge l'Époux et non le professeur, Dieu et non l'homme, l'obscurité et non la clarté ; non point ce qui luit mais le feu qui embrase tout l'être et le transporte en Dieu avec une onction sublime et un élan plein d'ardeur. Ce feu est en réalité Dieu lui-même dont la fournaise est à Jérusalem. C'est le Christ qui l'a allumé dans la ferveur brûlante de sa Passion. Et seul peut le percevoir celui qui dit avec Job : "Mon âme a choisi le gibet, et mes os, la mort". Celui qui aime cette mort de la croix peut voir Dieu ; car elle ne laisse aucun doute, cette parole de vérité : "L'homme ne peut me voir et vivre".

Mourons donc, entrons dans l'obscurité, imposons silence à nos soucis, à nos convoitises et à notre imagination. Passons avec le Christ crucifié de ce monde au Père. Et quand le Père se sera manifesté, disons avec Philippe : Cela nous suffit ; écoutons avec Paul : Ma grâce te suffit, exultons en disant avec David : Ma chair et mon cœur peuvent défaillir : le roc de mon cœur et mon héritage, c'est Dieu pour toujours. Béni soit le Seigneur pour l'éternité".

GRÉGOIRE LE GRAND

LE SEIGNEUR BLESSE ET SOIGNE

Éliphas relève la conduite miséricordieuse de la Providence divine en disant du Seigneur qu'il "blesse et soigne ; il frappe et ses mains guérissent".

Le Dieu Tout-Puissant blesse de deux manières ceux qu'il a souci de ramener à la santé. Parfois, en effet, il blesse la chair et amollit par sa peur la dureté de l'esprit ; en blessant, il ramène donc à la santé quand il afflige extérieurement ses amis, pour qu'ils vivent intérieurement. C'est pourquoi il dit, parlant par Moïse : "Je tuerai et je ferai vivre ; je frapperai et je guérirai". Car il tue pour donner la vie, il frappe pour guérir, puisqu'il porte des coups au-dehors, pour guérir au-dedans les blessures des péchés.

Mais parfois aussi, alors même que les épreuves extérieures paraissent cesser, Dieu cause des blessures au-dedans, car il frappe de son désir la dureté de notre âme. Mais en frappant, il guérit, car transpercés du trait de sa terreur, il nous rappelle à une pensée droite. De fait, nos cœurs sont en mauvaise santé lorsqu'ils ne sont pas blessés par l'amour de Dieu, qu'ils ne sentent pas l'amertume de leur exil, qu'ils ne compatissent pas, si peu que ce soit, à la misère du prochain. Mais Dieu les blesse pour les guérir, car il frappe des pointes de son amour nos âmes insensibles, et bientôt, il les rend sensibles par l'ardeur de sa charité. D'où le cri de l'épouse dans les Cantiques des cantiques : "Je suis blessée d'amour".

Car elle était en mauvaise santé, l'âme qui, prostrée sur sa couche dans cet exil par une aveugle sécurité, ne voyait pas le Seigneur et ne cherchait même pas à le voir. Mais frappée des pointes de son amour, elle est blessée dans son intime, d'un sentiment de tendresse : elle brûle du désir de le contempler, et de manière admirable, la voici rendue à la vie par cette blessure, elle qui auparavant gisait morte sur le chemin du salut. Elle brûle, elle soupire, et maintenant désire voir celui qu'elle fuyait. Le coup qui l'a frappée l'a donc ramenée à la santé, elle qui, par le choc qu'a reçu son amour, est rappelée à la sécurité du repos intérieur. Or lorsque l'âme blessée a commencé de soupirer de désir pour Dieu, lorsque méprisant tous les charmes de ce monde, elle tend par son désir vers la patrie d'en haut, elle se détourne aussitôt de la tentation, de tout ce qu'elle avait considéré auparavant comme aimable et attrayant dans le monde.

Souvent, l'âme déjà emportée vers les hauteurs par son désir, déjà complètement détachée du sot discours des hommes terrestres, n'est pourtant pas encore prête à supporter les douleurs de la vie présente pour l'amour de la vérité. Déjà elle désire les biens célestes, déjà elle méprise les sottises d'ici-bas, mais elle ne s'est pas encore disposée à endurer les adversités. C'est pourquoi Job dit : "Quelqu'un peut-il goûter à ce qui a un goût de mort ?".

Il est dur, en effet, de désirer ce qui fait souffrir, de rechercher ce qui s'oppose à la vie. Mais la plupart du temps, l'âme du juste se hausse à un tel faite de vertu qu'il est parfaitement maître de lui intérieurement, à la pointe de son esprit, alors qu'extérieurement, il se penche vers la sottise de certains en la supportant. Car nous nous efforçons d'entraîner vers le mieux ceux dont il faut bien supporter la faiblesse, car celui qui n'incline pas la droiture de sa taille par la compassion, ne relève pas celui qui gît à terre. Lorsque nous compatissons à l'infirmité des autres, nous acquérons beaucoup plus de force pour lutter contre nos propres faiblesses. Aussi l'amour des biens futurs met notre âme en état de souffrir les maux présents et d'attendre les douleurs du corps qu'elle craignait auparavant.

Les désirs du ciel qui s'accroissent met l'homme à l'étroit : considérer quelle sera la douceur de la patrie éternelle, lui fait aimer ardemment les amertumes de la vie présente. Aussi, après le dégoût venant d'une nourriture insipide, après ce goût de mort impossible à supporter, est-il ajouté : "Ce qu'auparavant mon âme ne voulait pas toucher est devenu maintenant ma nourriture en raison des angoisses".

Car l'âme du juste a progressé : auparavant, quand elle ne se souciait que d'elle-même, porter les autres lui répugnait. Ayant peu de compassion pour les autres, elle ne pouvait se fortifier contre les adversités ; maintenant qu'elle s'efforce de supporter les infirmités de ses frères, elle devient plus forte pour endurer les adversités. Ainsi, pour l'amour de la Vérité, elle désire les peines de la vie présente avec autant d'ardeur qu'auparavant, sans force, elle les fuyait. Car en se penchant vers son prochain, elle s'est élevée ; l'attirant à elle, elle s'est mise au large ; sa compassion lui a donné des forces. Lorsqu'elle se dilate dans l'amour du prochain, l'âme comprend comme si elle le recueillait de la méditation, avec quelle force elle s'élève vers son Créateur.

Car la charité qui nous abaisse dans un mouvement de compassion, nous élève bien plus haut, au faite de la contemplation. Maintenant grandie, l'âme brûle de plus grands désirs, maintenant, elle souhaite vivement parvenir à la vie de l'esprit, quitte à passer par la souffrance du corps. Il mange donc "en raison des angoisses", ce qu'auparavant il "ne voulait pas toucher", celui qui fortifié par son désir, aime maintenant, par amour de la patrie céleste, les mêmes épreuves qu'auparavant il avait craintes. En effet, si l'esprit se dirige vers Dieu par un violent désir, ce qui est amer en cette vie lui semble doux et ce qui l'affligeait lui paraît un repos. Il souhaite passer aussi par la mort afin d'obtenir une vie plus pleine ; il désire disparaître au plus bas, pour mieux monter dans les hauteurs.

SAINT JEAN CHRYSOSTOME

L'ECRIN DE DIEU

L'ange arrive chez la Vierge, et, s'avançant, il dit Salut, pleine de grâce. Il interpelle la servante comme une maîtresse et comme déjà devenue la mère du Seigneur.

Salut, pleine de grâce ! La première de tes ancêtres, Eve, en désobéissant mérita la sentence d'enfanter ses fils dans la douleur pour toi, au contraire, l'adresse est invitation à la joie Celle-là engendra Caïn et, avec lui, mit au monde l'envie et la mort. Toi, au contraire, tu mets au monde un fils qui, à tous, apporte la vie et l'incorruptibilité.

Salut donc, et exulte ! Écrase la tête du serpent Salut, ô pleine de grâce car la malédiction a pris fin, la corruption est dissipée, la tristesse s'évanouit, la joie fleurit, le bonheur jadis annoncé par les prophètes se réalise.

L'Esprit-Saint avait annoncé, parlant par la langue d'Isaïe « Voici : la Vierge accueille un fils en son sein et le met au monde » (Is 7, 14). Cette Vierge, c'est toi ! Salut donc, ô pleine de grâce Tu as plu à Celui qui a formé le monde, tu as plu à Celui qui a tout fait, tu as plu au Créateur. Tu as plu à Celui qui se rassasie de beauté.

Tu as trouvé un époux qui protège ta virginité et ne la détruit pas ; tu as trouvé un époux qui, en raison de son grand amour pour les hommes, a voulu devenir ton fils.

Le Seigneur est avec toi ! il est en toi, Celui qui est partout, il est avec toi et de toi, Celui qui, au ciel, est le Maître, qui, dans les profondeurs, est le Très-Saint, qui, dans toute la création, est le démiurge, créateur sur les Chérubins, conducteur du monde sur les Séraphins, le Fils au sein du Père, le Fils unique en ton sein, le Seigneur, d'une façon que seul il connaît, tout entier partout et tout entier en toi

Tu es bénie entre toutes les femmes parce que tu as été trouvée digne d'héberger un tel Seigneur, parce que, de ta volonté, tu as contenu en toi Celui que rien ne peut contenir, parce que tu as accueilli Celui qui remplit toute chose, parce que tu es devenue le lieu très pur où se réalise le salut, parce qu'à l'entrée de notre Roi dans la vie tu es apparue comme son très digne char. Parce que tu t'es montrée l'écrin de la perle spirituelle, tu es bénie entre toutes les femmes !

DANS LE VERBE EST LA VIE

La résurrection de Jésus constitue une victoire définitive sur la mort, considérée à la fois comme le destin de l'homme et la conséquence de son péché. La mort est l'ennemie par excellence de l'homme, elle se range du côté des puissances du mal, du péché et de l'enfer. Le règne inexorable de la mort sur l'humanité est atteint au plus profond. Maintenant, elle n'a plus le dernier mot. Dieu est désormais celui qui a ressuscité Jésus d'entre les morts, et donc celui qui est capable de ressusciter tous les morts. La résurrection de Jésus nous révèle le dessein de Dieu pour tout homme.

Cette victoire sur la mort nous dit aussi que le salut chrétien consiste dans la vie, car Dieu est le Dieu des vivants et non pas le Dieu des morts, comme Jésus l'affirme avec force face aux Sadducéens (Matthieu 22, 32). Ce qui est en question, c'est la vie de l'homme, c'est la condition humaine que nous menons au cours de nos pauvres existences. Mais il s'agit aussi de la vie même de Dieu qui nous est communiquée définitivement, sans rien supprimer de l'humain. Car notre "divinisation" est aussi le sommet de notre "humanisation". C'est une vie en plénitude faite de connaissance, de liberté, d'amour et donc de bonheur. C'est une vie faite de relations personnelles entre tous les membres de la grande famille de Dieu. C'est une vie éternelle qui ne saurait plus être sujette au vieillissement, à la maladie et à la mort.

On comprend donc l'insistance de l'évangile de Jean à nous dire que dans le Verbe était la vie, à nous répéter que "Celui qui croit au Fils a la vie éternelle", que le Père a donné "au Fils de posséder la vie n lui-même", que le Fils de l'homme donne une "nourriture qui demeure en vie éternelle", que sa chair est le pain donné pour que le monde ait la vie. Pierre peut donc confesser devant lui : "A qui irions-nous ? Tu as les paroles de la vie éternelle". Jésus enfin s'identifie lui-même avec la vie : "Je suis la résurrection et la vie".

De fait Jésus n'avait aucune raison de s'incarner, si ce n'était pour nous ; nulle raison de mourir que pour nous et de ressusciter que pour nous. Ce "pour nous" a déjà toute son actualité : par le baptême nous sommes déjà entrés dans le mystère de mort et de résurrection du Christ. Mais à ce propos, le langage de Paul est ici changeant, comme si l'Apôtre n'arrivait pas à synthétiser en une seule formule tous les aspects de cette mystérieuse réalité. Tantôt il parle de notre mort avec le Christ au passé et de notre résurrection au futur ; tantôt il en parle au passé, comme aussi de notre ascension aux cieux. Ainsi la résurrection de Jésus a déjà, par grâce, tout son effet en nous, mais comme notre vie est "cachée avec le Christ en Dieu", elle doit connaître d'autres étapes jusqu'à sa pleine manifestation.

De fait, la résurrection de Jésus doit aboutir à notre résurrection définitive. Cette résurrection se réalisera en deux temps : dès le moment de notre mort nous demeurerons auprès du Seigneur. C'est pourquoi Paul ose dire : "Pour moi, vivre c'est le Christ, et mourir m'est un gain". Toute sa vie est tendue en avant vers l'appropriation du mystère du Christ : "Il s'agit de le connaître, lui, et la puissance de sa résurrection et la communion à ses souffrances, de devenir semblables à lui dans sa mort, afin de parvenir, s'il est possible, à la résurrection d'entre les morts". Un second temps de cette résurrection accompagnera la victoire de tous ceux qui sont morts dans le Christ.

FAIRE UN MONDE

Dieu fit un pas dans l'espace. Il regarda autour de lui et il dit : "Je suis seul. je vais me faire un monde !"

Et aussi loin que l'œil de Dieu pouvait voir, l'obscurité couvrait toutes choses, plus noire que cent minuits dans un marais de cyprès.

Alors Dieu sourit et la lumière jaillit, et l'obscurité reflua d'un côté, et la lumière brilla de l'autre. Et Dieu dit : "Ça, c'est bon !"

Alors Dieu tendit les bras et pris la lumière dans ses mains et Dieu roula la lumière dans ses mains jusqu'à ce qu'il ait fait le soleil ; et il fixa ce soleil de flamme dans les cieux. Et la lumière qui restait, après avoir fait le soleil, Dieu la rassembla en une boule brillante et la jeta contre l'obscurité, pailletant la nuit avec la lune et les étoiles. Alors, bien entre l'obscurité et la lumière, il précipita le monde. Et Dieu dit : "Ça c'est bon !"

Alors Dieu lui-même descendit et le soleil était dans sa main droite et la lune était dans sa main gauche, et les étoiles étaient massées autour de sa tête, et la terre était sous ses pieds. Et Dieu s'avança et, en marchant, ses pas creusèrent les vallées et firent jaillir les montagnes.

Alors il s'arrêta et regarda et il vit que la terre était brûlante et stérile. Ainsi, Dieu s'avança jusqu'au bout du monde et il cracha les sept mers : il cligna des yeux et les éclairs fulgurèrent ; il frappa des mains et le tonnerre roula et les eaux d'en haut descendirent sur la terre et les eaux rafraîchissantes descendirent.

Alors l'herbe verte poussa et les petites fleurs rouges s'épanouirent, le pin pointa ses doigts vers le ciel et le chêne étendit ses bras, les lacs se blottirent dans les creux du terrain et les fleuves s'élancèrent vers la mer. Et Dieu sourit encore et l'arc-en-ciel apparut et s'enroula autour de ses épaules.

Alors Dieu leva le bras et agita la main au-dessus de la mer, au-dessus de la terre, et il dit : "Produisez ! Produisez !" Et, avant même que Dieu ait pu laisser tomber sa main, poissons et volailles et bétail et oiseaux, nagèrent dans les rivières et les mers, rodèrent dans les forêts et les bois, fendirent l'air avec leurs ailes. Et Dieu dit : "Ça, c'est bon !".

Alors Dieu se promena et regarda autour de lui tout ce qu'il avait fait. Il regarda son soleil et il regarda la lune, il regarda les petites étoiles et il regarda le monde qu'il avait fait, avec toutes ses choses vivantes. Et Dieu dit : "Je suis encore seul !"

Alors Dieu s'assit sur le versant d'une colline où il pouvait penser au bord d'une profonde et large rivière, il s'assit. La tête dans ses mains, Dieu pensa, pensa, jusqu'à ce qu'il pense : "Je vais me faire un homme !".

Du lit de la rivière, Dieu creusa l'argile. Et sur la rive de la rivière, il s'agenouilla, Et là, le grand Dieu Tout-Puissant qui alluma le soleil et le fixa dans le ciel, qui lança les étoiles jusqu'au coin de la nuit le plus éloigné, qui façonna la terre au milieu de ses mains, ce grand Dieu,

Comme une maman se penchant sur son bébé, s'agenouilla dans la poussière, peinant sur une masse d'argile, jusqu'à ce qu'il l'ait modelée à sa propre image.

Alors, en elle il insuffla le souffle de vie, et l'homme devint une âme vivante.

Amen ! Amen !

Extraits de : "Sermons noirs"

GRÉGOIRE LE GRAND

POURQUOI ME CACHES-TU TA FACE ?

Dans le Paradis, l'homme contemplant la Lumière au-dedans de lui. Mais se complaisant en lui-même, il s'écarta et perdit de vue la lumière de son Créateur et son visage. Il s'enfuit loin des bois du Paradis, car après sa faute, il craignait de voir celui avec qui il vivait en amitié.

Mais voici qu'au péché succède le châtement : de la peine il revient à l'amour, car il découvre ce qu'a été le fruit de la faute. Réveillé par la peine, il recherche ce visage qu'il avait craint après la faute, puisque maintenant qu'il a échappé aux ténèbres de la cécité, il s'aperçoit avec une grande terreur qu'il ne voit plus le visage de son Créateur.

Blessé sans doute par ce désir, le saint homme Job s'écrie : "Pourquoi me caches-tu ta face et me traites-tu en ennemi ? Car si tu me regardais comme ton ami, tu ne me priverais pas de la lumière de ta présence". Puis il continue en décrivant la mobilité du cœur humain : "Contre une feuille que le vent emporte, tu montres ta puissance, et tu poursuis une paille sèche !"

Qu'est-ce que l'homme, en effet, sinon une feuille tombée d'un arbre dans le Paradis ? Qu'est-il sinon une feuille qu'entraîne le vent des tentations et que soulèvent les souffles des désirs ? Le cœur de l'homme est en proie à tant de tentations qu'on peut le dire agité par autant de souffles : souvent la colère le trouble, et quand elle s'apaise, une sotte joie lui succède. Il est tourmenté par les aiguillons de la luxure, la chaleur de l'avarice le porte à solliciter au loin les biens terrestres. Tantôt l'orgueil l'élève, tantôt une crainte sans fondement le met au plus bas. Élevé et poussé par tant de souffles de tentations, l'homme peut donc vraiment être comparé à une feuille. D'où vient qu'Isaïe le dit à bon droit : "Nous sommes tous tombés comme des feuilles, et nos fautes, comme le vent, nous ont emportés". Comme le vent, en effet, l'iniquité nous emporte, car si nous ne sommes pas attachés au poids de la vertu, elle nous élève dans la vaine gloire.

Et c'est avec raison qu'après avoir nommé l'homme "feuille", Job lui donne ensuite le nom de "paille". Car celui qui, à sa création première, était un arbre, s'est rendu lui-même feuille dans la tentation ; mais ensuite, il apparaît "paille" dans sa chute. Car, tombé de haut, il est feuille ; et maintenant qu'il est proche de la terre par sa chair, puisqu'il semble s'y tenir, on le dit "paille". C'est qu'il a perdu toute la verdeur de son amour intérieur : il est à présent une paille sèche.

Voilà ce que considère le saint homme : et l'homme, comme il est peu de chose, et Dieu, quelle est sa sévérité ; et il dit : "Contre une feuille que le vent emporte, tu montres ta puissance, et tu poursuis une paille sèche. C'est en termes plus clairs, comme s'il se lamentait : Pourquoi te jettes-tu avec une telle rigueur sur celui que tu sais être si misérable dans la tentation ?"

MARIE, PRÈS DU TOMBEAU

"Le premier jour après le sabbat, Marie Madeleine se rend de bonne heure au tombeau alors qu'il faisait encore sombre ; elle voit que la pierre en a été enlevée. Elle court alors trouver Simon-Pierre et l'autre disciple, celui que Jésus aimait". Entendant cette nouvelle apportée par Marie, Jean et Pierre se hâtèrent vers ce tombeau d'où était sortie la Vie et, après avoir constaté la réalité, ils s'en retournèrent chez eux, remplis de foi et d'admiration par les preuves qui leur étaient données. Marie, elle, resta dehors près du tombeau et sanglotait.

Parmi celles qui ont porté du parfum au tombeau du Christ, Marie Madeleine est la seule dont nous célébrons la mémoire. Le Christ avait chassé d'elle sept esprits mauvais, pour faire place aux sept opérations de la grâce de l'Esprit. Sa persévérance à demeurer près du tombeau lui valut la vision et la conversation des anges ; puis, après avoir vu le Seigneur, elle devient son apôtre auprès des apôtres. Instruite et pleinement assurée par la bouche même de Dieu, elle va leur annoncer qu'elle a vu le Seigneur et leur répéter ce qu'il a dit.

Considérons, mes frères, combien Marie Madeleine le cédait en dignité à Pierre, le chef des apôtres, et à Jean, le bien-aimé théologien du Christ. Et pourtant, comme elle fut plus favorisée que ceux-ci. Eux, lorsqu'ils accoururent au sépulcre, ils ne virent que les bandelettes et le suaire ; mais elle qui était restée jusqu'au bout avec une ferme persévérance à la porte du tombeau, elle vit avant les apôtres, non seulement les anges, mais le Seigneur des anges lui-même, ressuscité dans la chair. Elle entendit sa voix et ainsi Dieu, par sa propre parole, la mit à son service.

L'église où nous sommes en ce moment est la figure du tombeau du Christ. Elle en est même mieux que la figure, elle est pour ainsi dire réellement un autre Saint Sépulcre. Là se trouve la place où l'on dépose le Corps du Seigneur, là se trouve la table sacrée. Celui donc qui, de tout son cœur, se hâte vers ce divin tombeau, véritable demeure de Dieu, pour s'y fixer et s'y attacher jusqu'à la fin, l'esprit recueilli et tendu vers Dieu, celui-là y apprendra les paroles des livres inspirés qui l'instruiront sur la divinité et l'humanité du Verbe incarné Et de plus il contempera sans erreur possible le Seigneur lui-même, avec les yeux de l'esprit, pour ne pas dire avec ceux du corps. Car celui qui regarde avec foi la table mystique, et le pain de vie déposé sur elle, voit dans sa réalité le Verbe de Dieu qui s'est fait chair pour nous et demeure parmi nous. Et s'il se rend digne de le recevoir, non seulement il le voit, mais il participe à son être, il le reçoit en son cœur comme un hôte, il s'emplit de la grâce divine qui vient de lui. Et de même que Marie a vu ce qu'alors les apôtres désiraient voir, il mérite, lui aussi, de voir et de jouir de Celui que les anges, selon l'Apôtre, aspirent à regarder. Par cette contemplation, par cette participation au mystère, il est tout entier divinisé.

UN ÉTINCELLEMENT DE SURNATUREL

Après la mort de son mari, Brigitte s'en fut vivre au monastère d'Alvastra. C'est là que se passèrent les dernières années de sa vie en Suède et ce fut le lieu où elle chercha à mettre pleinement en pratique les usages de la vie monastique, cet idéal qu'elle avait nourri si longtemps dans son cœur. Son Père spirituel, le chanoine Matthias, raconte à ce sujet : "Elle distribua ses biens à ses héritiers et aux pauvres, se libéra des entraves du monde et ainsi, devenue pauvre, se mit à la suite du Christ qui, Lui aussi, avait été pauvre. C'est pourquoi elle ne conserva qu'un modeste vêtement et le strict nécessaire pour son entretien".

Brigitte logeait dans un petit bâtiment situé au nord de l'enceinte du monastère ; mais malgré cela, elle ne pouvait éviter de susciter un certain étonnement. Le fait qu'une veuve éplorée, ayant besoin d'un guide spirituel et d'une vie plus intense de prière, cherche asile auprès d'un couvent de moines, paraissait étrange. Même parmi les religieux du monastère, il y avait une certaine opposition : "Pourquoi cette dame, contrairement à notre règle, doit-elle habiter un couvent de religieux et créer ainsi un précédent ?", se demandait le vieux Père Gerekin. Toutefois, au cours d'un office, ce dernier entendit une voix qui lui dit : "Cette dame est une amie de Dieu, venue au couvent pour réunir sous cette colline des fleurs qui guériront tous les hommes, même ceux qui sont de l'autre côté de la mer et jusqu'aux confins du monde". "Cela ne peut être vrai, déclara un de ces hommes irréprochables, et de plus, le fait que Dieu nous délaisse, nous autres religieux qui sommes ses serviteurs, pour révéler ses secrets à de nobles dames, cela ne concorde pas avec la sainte Écriture !" Mais plus tard ce religieux, comme beaucoup d'autres, changea d'opinion et finit par être convaincu de la mission divine de Brigitte à la suite de plusieurs signes et miracles.

Ces années-là, c'était comme s'il se développait un étincellement de surnaturel autour de sa personne, une émanation qui persuadait, enchantait et brisait toute résistance. C'était le Christ et la Vierge Marie qui parlaient à Brigitte ; elle entendait leurs voix au cours de ses extases, pendant les temps de prière, "quand le corps s'enfonce dans la torpeur qui cependant n'est pas la torpeur du sommeil". La Vierge Marie conduisit Brigitte à son Fils et fit cette prière : "Je Te prie pour ma fille, parce qu'elle est timide, et je Te prie pour ton épouse dont Tu as sauvé l'âme en répandant ton sang ; Tu l'as illuminée de ton amour et réveillée par ta bonté et par ta miséricorde, Tu as échangé des promesses nuptiales avec son âme. Je Te prie, mon Fils, donne-lui des vêtements, non de cette Terre mais du Ciel, des vêtements qui ne brillent pas extérieurement mais qui intérieurement resplendent d'amour et de pureté. Donne-lui aussi ton très précieux Corps. Mon Fils, donne à ton épouse cette nourriture parce que, sans elle, elle dépérira comme un enfant privé de lait, tandis que par ce moyen elle retrouvera de nouvelles forces pour faire toutes sortes de bonnes œuvres".

Lors d'une nuit de Noël à Alvastra, tandis qu'elle assistait à la sainte messe, Brigitte se sentit envahie d'une sublime et grande joie, si sublime et si grande qu'elle put à l'instant même s'entretenir de cette joie tout en percevant en son cœur un tressaillement étrange et distinct de ceux de son propre cœur, comme s'il y avait en lui un enfant vivant qui se mouvait d'avant en arrière. Le jour de Noël, pendant la Messe solennelle, la Mère de Dieu lui apparut et lui dit : "Ma fille, tu t'es demandé ce qu'était ce tressaillement que tu as ressenti dans ton cœur. Sache que ce n'était pas une tromperie du démon, mais que cela ressemblait au contraire à cette béatitude que j'ai éprouvée et à cette miséricorde qui m'animait. Car telle fut l'arrivée de mon Fils en mon sein : étrange et soudaine. C'est pourquoi tu ne dois pas craindre mais te réjouir, car ce tressaillement que tu éprouvas est le signe de l'arrivée de mon Fils en ton cœur".

"COMBLÉ DE DÉLICES !"

Tu seras alors comblé de délices sur le sein du Tout-Puissant”, est-il dit à Job. Être comblé de délices sur le sein du Tout-Puissant, c’est se rassasier de son amour au banquet de l’Ecriture sacrée. Certes, nous trouvons dans ses paroles autant de délices qu’à mesure de nos progrès, nous accueillons des sens divers : tantôt l’histoire nue est notre pâture, tantôt, voilée sous le tissu de la lettre, l’allégorie morale nous reconforte jusqu’au plus profond de nous ; tantôt nous sommes soulevés jusqu’au cimes par la contemplation qui, de temps en temps, répand déjà sur les ténèbres de la vie présente, la lumière de l’éternité.

Or, sachons-le, un homme comblé de délices se laisse aller dans une certaine détente de son être, et comme par lassitude, se relâche de son application à la tâche. Car, lorsqu’elle a commencé à goûter en abondance les délices intérieures, l’âme ne consent plus à se pencher sur des œuvres terrestres. Mais captive de l’amour de son Créateur, et déjà libérée de sa captivité, elle soupire en défaillant pour contempler le visage de son Dieu. Comme languissante, elle prend des forces, car désormais, elle ne peut plus porter de fardeaux vulgaires ; elle se hâte par le repos vers Celui qu’elle aime au-dedans d’elle-même.

De là aussi ce cri d’admiration envers l’Eglise : “Quelle est celle-ci qui monte du désert, comblée de délices ?” Car si la sainte Eglise n’était pas comblée des délices de la Parole de Dieu, elle ne saurait s’élever du désert de la vie présente jusqu’aux biens d’en-haut. Elle est donc comblée de délices et monte, car tandis qu’elle se nourrit de l’intelligence des mystères, elle est élevée chaque jour à la contemplation des biens du ciel.

De là encore cette parole du psalmiste : “Et la nuit s’illuminera pour moi, au milieu de mes délices”. Car tandis que par l’intelligence du mystère, l’âme en recherche est restaurée, l’obscurité de la vie présente s’illumine maintenant en elle de la splendeur du jour qui s’annonce.

Et, continue le texte, “Tu lèveras ton visage vers Dieu.” Lever son visage vers Dieu, c’est tendre son cœur vers l’exploration des biens du ciel. En effet, comme nous sommes connus des hommes par notre visage physique, ainsi nous sommes connus de Dieu par notre image intérieure, et c’est elle qu’il regarde. Or quand nous sommes accablés par une faute dont nous nous savons coupables, nous craignons de lever vers Dieu le visage de notre cœur. Car si l’âme n’est pas soutenue par la confiance que donnent les œuvres de vertu, elle tremble de porter ses regards en-haut. Mais quand la faute est effacée par les lamentations de la pénitence, et quand les fautes passées sont si bien pleurées qu’il n’y a plus à pleurer d’autre faute, alors naît dans l’âme une grande confiance, et le visage de notre cœur se lève pour contempler les joies de la rétribution céleste.

Jacques. Les listes bibliques des Douze mentionnent deux personnes portant ce nom : Jacques fils de Zébédée et Jacques fils d'Alphée (cf. Mc 3, 17.18; Mt 10, 2-3), que l'on distingue communément par les appellations de Jacques le Majeur et Jacques le Mineur. Ces désignations n'entendent bien sûr pas mesurer leur sainteté, mais seulement prendre acte de l'importance différente qu'ils reçoivent dans les écrits du Nouveau Testament et, en particulier, dans le cadre de la vie terrestre de Jésus. Aujourd'hui, nous consacrons notre attention au premier de ces deux personnages homonymes.

Le nom de Jacques est la traduction de *Iákobos*, forme grécisée du nom du célèbre Patriarche Jacob. L'apôtre ainsi appelé est le frère de Jean et...appartient...au groupe des trois disciples préférés qui ont été admis par Jésus à des moments importants de sa vie...Il a pu participer, avec Pierre et Jean, au moment de l'agonie de Jésus dans le jardin du Gethsémani, et à l'événement de la Transfiguration de Jésus. Il s'agit donc de situations très différentes l'une de l'autre : dans un cas, Jacques avec les deux Apôtres fait l'expérience de la gloire du Seigneur. Il le voit en conversation avec Moïse et Elie, il voit transparaître la splendeur divine en Jésus ; dans l'autre, il se trouve face à la souffrance et à l'humiliation, il voit de ses propres yeux comment le Fils de Dieu s'humilie, en obéissant jusqu'à la mort. La deuxième expérience constitua certainement pour lui l'occasion d'une maturation dans la foi, pour corriger l'interprétation unilatérale, triomphaliste de la première : il dut entrevoir que le Messie, attendu par le peuple juif comme un triomphateur, n'était en réalité pas seulement entouré d'honneur et de gloire, mais également de souffrances et de faiblesse. La gloire du Christ se réalise précisément dans la Croix, dans la participation à nos souffrances.

Cette maturation de la foi fut menée à bien par l'Esprit Saint lors de la Pentecôte, si bien que Jacques, lorsque vint le moment du témoignage suprême, ne recula pas. Au début des années 40 du I^{er} siècle, le roi Hérode Agrippa, neveu d'Hérode le Grand, comme nous l'apprend Luc, "se mit à maltraiter certains membres de l'Eglise. Il supprima Jacques, frère de Jean, en le faisant décapiter" (Ac 12, 1-2). La concision de la nouvelle, privée de tout détail narratif, révèle, d'une part, combien il était normal pour les chrétiens de témoigner du Seigneur par leur propre vie et, de l'autre, à quel point Jacques possédait une position importante dans l'Eglise de Jérusalem, également en raison du rôle joué au cours de l'existence terrestre de Jésus. Une tradition successive, remontant au moins à Isidore de Séville, raconte un séjour qu'il aurait fait en Espagne, pour évangéliser cette importante région de l'empire romain. Selon une autre tradition, ce serait en revanche son corps qui aurait été transporté en Espagne, dans la ville de Saint-Jacques-de-Compostelle. Comme nous le savons tous, ce lieu devint l'objet d'une grande vénération et il est encore actuellement le but de nombreux pèlerinages, non seulement en Europe, mais du monde entier. C'est ainsi que s'explique la représentation iconographique de saint Jacques tenant à la main le bâton de pèlerin et le rouleau de l'Evangile, caractéristiques de l'apôtre itinérant et consacré à l'annonce de la "bonne nouvelle", caractéristiques du pèlerinage de la vie chrétienne.

Nous pouvons donc apprendre beaucoup de choses de saint Jacques : la promptitude à accueillir l'appel du Seigneur, même lorsqu'il nous demande de laisser la "barque" de nos certitudes humaines, l'enthousiasme à le suivre sur les routes qu'Il nous indique au-delà de toute présomption illusoire qui est la nôtre, la disponibilité à témoigner de lui avec courage, si nécessaire jusqu'au sacrifice suprême de la vie. Ainsi, Jacques le Majeur se présente à nous comme un exemple éloquent de généreuse adhésion au Christ. Lui, qui avait demandé au début, par l'intermédiaire de sa mère, à s'asseoir avec son frère à côté du Maître dans son Royaume, fut précisément le premier à boire le calice de la passion, à partager le martyre avec les Apôtres.

Et à la fin, en résumant tout, nous pouvons dire que le chemin non seulement extérieur, mais surtout intérieur, du mont de la Transfiguration au mont de l'agonie, symbolise tout le pèlerinage de la vie chrétienne, entre les persécutions du monde et les consolations de Dieu, comme le dit le Concile Vatican II. En suivant Jésus comme saint Jacques, nous savons que, même dans les difficultés, nous marchons sur la bonne voie.

JÉSUS RÉPOND A JOB

Les chrétiens n'ont pas seulement vu en Job un idéal de vertu, ils ont contemplé en lui une figure du Christ à venir. Or il est remarquable que le plus souvent, ce rapprochement met en relief l'Incarnation du Christ plus que sa Passion. Or ceci va loin. En effet, la comparaison de Job et du Christ ne porte pas seulement sur tel aspect particulier, tentation, patience, souffrance, elle porte sur la condition humaine comme telle, en tant que souffrance, c'est-à-dire en tant que question. Voilà qui déborde les préfigurations juives, et atteint l'humanité universelle.

Lorsque Jésus dépouillé de ses vêtements, couvert de coups, environné d'opprobres, apparaît au tribunal de Pilate, le juge romain, ce n'est pas Isaac, Moïse ou David qu'il rappelle. Il dépasse toutes ces figures juives qui l'ont précédé, et Pilate a raison de dire : "Voici l'homme". Jésus est alors l'homme même, réduit à la nudité de sa condition tragique. Et cet homme, Job en avait été l'expression parfaite.

Il y a ainsi une réelle et mystérieuse liaison entre Job et Jésus. Job est la question, Jésus est la réponse. Jésus répond à Job, d'abord parce qu'il partage sa souffrance et qu'il est le seul à la partager. La souffrance enferme l'homme dans la solitude. Elle l'établit au-delà de toute communion. Entre Job et ses amis un abîme est creusé. Ceux-ci le regardent avec stupeur comme un être étranger, comme le surgissement de l'insolite au milieu de l'ordinaire, comme marqué d'un signe du sacré. Mais ils ne peuvent plus parvenir jusqu'à lui. Seul Jésus franchit cet abîme, il descend dans l'abîme de la misère, s'enfonce au plus profond des enfers. Et c'est seulement parce qu'il a d'abord partagé la souffrance de tout être qui souffre, qu'en Lui et par Lui, tout homme aux prises avec la souffrance retrouve la communion avec les autres hommes.

Jésus répond ensuite à Job parce qu'il donne un sens à la souffrance. Non pas qu'il l'explique, car la souffrance ne rentre pas dans l'ordre de l'explication. Mais il la situe dans le monde du mystère. La souffrance est, pour le juste, le moyen de rejoindre le pécheur. Elle se situe dans un univers qui est celui du péché. Mais la souffrance du juste brise la logique de la souffrance et du péché. Elle permet à la souffrance d'exister là où le péché n'existe pas. Et comme elle est liée au péché, elle permet au juste d'assumer le péché par son biais, et ainsi de détruire le péché. Elle permet au juste d'entrer dans la communion des pécheurs. Ainsi Jésus dévoile le sens caché de la souffrance de Job, qui, pour celui-ci, restait mystérieuse,

Enfin Jésus répond à Job parce qu'il détruit sa souffrance. Pas plus que la souffrance ne peut être expliquée, elle ne peut être acceptée. Si l'amour peut la faire assumer, c'est l'amour seul qui, en elle, reste aimable et c'est, au fond, pour la détruire. Le livre de Job est finalement un livre d'espérance. La résurrection du Christ est la suprême réponse à la plainte déchirante de Job : elle justifie sa protestation.

MARCHER HUMBLEMENT AVEC SON DIEU

Dans un très beau passage de la Bible, le prophète Michée rappelle à Israël ce que Dieu attend de lui : « On t'a fait savoir, homme, ce qui est bien, ce que Yahvé attend de toi : rien d'autre que d'accomplir la justice, d'aimer la bonté, et de marcher humblement avec ton Dieu » (Mi 6,8).

Ce message, d'une simplicité toute biblique, nous dit ce que doit être essentiellement notre relation avec Dieu. On comprend aisément l'exigence de justice et de bonté. On comprend peut-être moins bien ce que signifient les derniers mots : « Marcher humblement avec ton Dieu ». Que veut dire cette dernière requête ?

Remarquons tout d'abord que l'homme est invité, non pas à se prosterner devant Dieu ni même à se tenir debout devant lui, mais à « marcher avec lui ». Cette image dynamique de la « marche avec » évoque une entente, une complicité dans l'action. On marche ensemble vers un même but, dans la même direction. Être invité par Dieu à « marcher avec lui », c'est être appelé à entrer dans son projet, à collaborer à son Dessein. C'est là évidemment un honneur incomparable.

Mais le prophète précise : « Marcher humblement ». Il ne faut pas oublier, en effet, que c'est Dieu qui nous invite à marcher avec lui. Ce n'est donc pas l'homme qui fixe le but de cette marche, ni le rythme, ni les étapes. L'homme est invité à emboîter le pas, à épouser le Dessein de Dieu. Dieu est le maître du jeu. Le reconnaître et l'accepter suppose de notre part une vraie conversion.

Le plus souvent, en effet, c'est nous qui demandons à Dieu de « marcher avec nous », d'entrer dans nos desseins, de bénir nos projets et d'en assurer le succès. Et nous croyons même lui faire honneur en implorant son aide et son secours.

Or, « marcher humblement avec Dieu », c'est tout le contraire. Il s'agit de se laisser conduire par lui, sur le chemin qu'il a choisi, en nous remettant totalement à lui. C'est vraiment épouser son Dessein sur nous. Bref, ce que le Seigneur nous demande, en nous invitant à « marcher humblement avec lui » c'est, en même temps que notre collaboration aimante, une humilité confiante.

Cette humilité-là n'écrase pas : elle élève. Car le Dessein de Dieu sur nous est un Dessein d'amour et de grandeur. Dieu veut nous associer à sa vie, à sa gloire, et à sa joie divines. Il veut faire de nous ses intimes, ses fils. « Marcher humblement avec ton Dieu », ce n'est donc pas marcher la tête basse, avec un visage éteint, comme un esclave. Bien au contraire, l'humilité, ici, va de pair avec la conscience de la grandeur à laquelle Dieu nous appelle. Avec la conscience aussi de la gratuité de son don. « Marcher humblement avec son Dieu » c'est s'avancer sur un chemin de grandeur, dans la louange et l'action de grâce.

L'Esprit Saint emplit les anges, il emplit les archanges, il sanctifie les puissances, il vivifie tout. Tout en partageant avec toute créature, et en étant participé diversement par des personnes diverses, il n'est diminué en rien par ceux qui participent. Il dispense à tous sa grâce et il ne s'épuise pas dans les participants, mais ceux qui reçoivent sont emplis et lui n'est pas déficient. Et comme le soleil éclairant les corps et se partage sur eux de manière variable n'est pas diminué du fait de ce partage, ainsi aussi l'Esprit lorsqu'il offre à tous sa grâce, demeure sans amoindrissement ni division.

Il illumine tous les hommes pour les amener à la connaissance de Dieu, il inspire les prophètes, rend sages les législateurs, consacre les prêtres, fortifie les rois, confirme les justes, honore les sages, active les charismes de guérison, vivifie les morts, délie les enchaînés, adopte ceux qui étaient étrangers. Il opère cela par la naissance d'en-haut. Saisit-il un publicain croyant, il le fait évangéliste ; rencontre-t-il un pêcheur, il en fait un théologien. Trouve-t-il un persécuteur repentant, il le transforme en apôtre des Nations, en héraut de la foi, en vase d'élection. Par lui les faibles sont fortifiés, les pauvres enrichis, les simples d'esprit plus sages que les sages.

Paul était faible, mais par la présence de l'Esprit les linges qui couvraient son corps rendaient la santé à ceux qui le recevaient. Pierre aussi avait son corps affaibli par la maladie, mais à cause de l'inhabitation de la grâce de l'Esprit, la survenue de l'ombre de son corps chassait les maladies des souffrants. Pauvres, Pierre et Jean l'étaient ; de fait ils n'avaient ni argent ni or . Ils offraient cependant la santé qui est plus précieuse que tout l'or du monde. De fait, quoique le paralytique ait reçu de l'argent de nombreuses personnes, il était encore mendiant ; mais quand il eut reçu la grâce de Pierre, il cessa de mendier, sautant comme une biche et louant Dieu. Jean ne connaissait pas la sagesse du monde, mais, par la puissance de l'Esprit, il a dit des paroles qu'aucune sagesse ne peut atteindre.

Cet Esprit est à la fois au ciel, et remplit la terre. Il est partout présent, et n'est limité par rien. Il habite tout entier en chacun, il est aussi tout entier avec Dieu. Il ne dispense pas ses dons à la manière d'un [esprit] serviteur, mais il distribue ses charismes avec autorité. Il est dit en effet : « il distribue à chacun en particulier comme il le juge bon » . Il est envoyé comme un intendant, mais il agit de sa propre autorité. Prions pour qu'il reste présent en nos âmes et qu'il ne nous abandonne jamais, dans la grâce de notre Seigneur Jésus-Christ à qui sont la gloire et le pouvoir pour les siècles des siècles. Amen.

Homélie 15, sur la foi.

CARDINAL SALIÈGE

QUI CROIT EN MOI, VIVRA

Deux jours après avoir reçu le message qui lui annonce que son ami est malade, Jésus dit à ses disciples : "Lazare est mort. Et je me réjouis de n'avoir pas été là à cause de vous, pour que vous croyiez. Mais allons vers lui"

La foi, toujours la foi ! Le Maître la demande, la recherche, il ordonne aux circonstances de la faire naître et développer dans les âmes. S'il permet la mort de son ami, ce n'est certes pas qu'il n'ait pitié de la tristesse et de la douleur de Marthe et de Marie - nous le verrons pleurer bientôt - mais parce qu'un miracle de ce genre est nécessaire pour affermir la foi des apôtres avant la Passion toute proche et que la haine soulevée parmi les juifs par le retentissement considérable de la résurrection de Lazare va précipiter. Cette mort est donc pour la foi.

Confiance, mes frères, confiance quand nos prières ne paraissent pas exaucées. Ce n'est pas qu'elles ne soient pas tombées dans le cœur de Jésus. Si le résultat apparent prend la forme d'une chute lamentable, ce n'est pas qu'il n'aperçoive pas vos larmes. D'un regard que rien n'obscurcit ni ne distrait, il suit tous les progrès du mal. S'il ne vient pas à l'heure où vous l'attendez, c'est que ce n'est pas son heure. Il se réserve pour une conversion qui rendra plus éclatante et plus manifeste la gloire de Dieu, plus persévérante et plus ferme votre foi. Confiance ! Il choisit son moment, et quand ce moment est venu, il se lève, disant : "Maintenant, allons à lui".

Lorsque Jésus arrive à la hauteur de Béthanie, on lui annonce que Lazare est enseveli depuis quatre jours. C'est le milieu de la période de deuil. Beaucoup de juifs de Jérusalem sont venus consoler les deux sœurs. Avertie de l'approche du Messie, Marthe, toujours vive et empressée, malgré sa douleur, vient à sa rencontre. Et voyant Jésus, elle crie : "Seigneur, si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort". Le regret qu'elle éprouve de l'absence du Sauveur s'exprime dans un acte de confiance. "Si vous aviez été présent, vous êtes si bon que vous ne l'auriez pas laissé mourir". Et elle ajoute aussitôt : "Et même maintenant, je sais que tout ce que vous demanderez à Dieu, Dieu vous le donnera". Elle ne doute pas. L'ombre la plus légère d'une hésitation n'a pas effleuré son âme. Sa foi demeure entière, absolue, sans réserve. Mais elle n'épuise pas, dans ses espérances, toutes les richesses du cœur de Jésus. Elle n'atteint pas la limite de ce que peut la toute-puissance au service de la bonté. Il faut qu'elle grandisse encore dans ses ambitions et que sans rien perdre de sa fermeté, elle devienne plus étendue. Il faut que sans cesser d'être humble, elle vise le miracle et l'impossible.

Or Jésus va l'élever jusqu'à ces hauteurs. Il lui répond, en effet, par une promesse dont la grandeur dépasse en espérance et paraît déconcerter sa foi : "Ton frère ressuscitera". Marthe est plus étonnée que saisie. Elle ne comprend pas. "Je sais, dit-elle, qu'il ressuscitera au dernier jour". Alors Jésus, voulant faire éclater et resplendir la foi et commander la confiance qu'il désire obtenir, déchire le voile qui cache le secret intime de son âme : "Je suis la Résurrection et la vie. Qui croit en moi, fût-il mort, vivra ; et qui vit et croit en moi ne mourra point". Et s'adressant à Marthe : "Crois-tu cela ?". La foi de Marthe s'élève ; elle dépasse le créé, elle atteint l'invisible et saisit la flamme de l'amour du Sauveur à l'endroit même où elle a pris naissance pour se répandre sur le monde : "Oui, Seigneur, je crois que vous êtes le Christ, le Fils de Dieu, celui qui devait venir en ce monde".

DIEU RÉPONDIT À JOB

Le livre de Job est un drame monumental. Ce drame consiste dans un va-et-vient incessant et déchirant entre le doute et la confiance, la révolte et l'abandon, la foi et l'incroyance. Job veut accepter la justice de Dieu, pourtant elle lui paraît une contradiction. Il veut croire, et il est désespéré. Il cherche recours en Dieu et il lui faut l'accuser.

Déchiré, Job oscille entre la résignation et le blasphème. Comment sortira-t-il jamais de la contradiction ? Sans cesse il se cabre devant l'incompréhensibilité de Dieu, et sans cesse, désespéré, il s'abîme à nouveau dans sa propre misère. Pourra-t-il donc jamais, malgré toute sa souffrance, accorder qu'une faute grave a détruit les relations que jusqu'alors il a sans interruption entretenues avec Dieu ? D'un autre côté, que lui sert d'être convaincu de son innocence, si Dieu est libre et si son droit a seul cours ? Malgré ce que peuvent avoir de consolant ces trouées de lumière, Dieu lui apparaît sous le masque du démon.

La plus grande tribulation de Job dans sa souffrance sans borne est que Dieu lui-même semble être son adversaire, son ennemi. La façon d'agir de Dieu lui paraît d'un arbitraire et d'une violence effroyables. La dernière chose que Job puisse faire est de protester de son innocence et de se justifier lui-même, encore une fois sous la forme la plus solennelle, sous la forme d'un serment. Car, à vrai dire, d'après toutes les démarches de sa vie qu'il peut énumérer en présence de Dieu, n'est-il pas pleinement justifié ? Avec une confiance en lui-même pleine de fierté, ne lui est-il pas permis d'exiger son droit, non comme un homme accablé par sa faute, mais "comme un prince".

Dieu, seul capable de donner ici la réplique, estime Job digne de la réponse. Dieu ne répond pas par une théorie, mais il intervient par sa révélation. Et que sa manière de faire est étrange ! Pas un mot sur la souffrance de Job, pas un mot qui consente à son autojustification. Que l'homme prétende se justifier devant Dieu et cherche à se mettre en position de droit en se réclamant de ses actes et de sa rectitude morale, cela apparaît comme une erreur fondamentale. C'est précisément cette manie qu'a l'homme de vouloir toujours avoir raison qui obscurcit le dessein de Dieu et gêne son gouvernement. De cette façon-là, l'homme s'interdit lui-même l'accès à la sagesse souveraine de Dieu. L'homme ne doit donc s'en prendre qu'à lui-même si la manière d'agir de Dieu lui paraît arbitraire et violente. Non, Dieu ne se laisse pas ainsi questionner ou accuser par l'homme. C'est Dieu qui interroge et qui accuse. Dieu est Dieu. Il ne rend pas de comptes, il en exige.

"Le Seigneur répondit à Job du sein de la tempête et dit : Quel est celui-là qui brouille mes conseils par des propos dénués de sens ?" Quoi ? Parce qu'il souffre, ce bout d'homme voudrait-il plaider avec ce Créateur, sage et puissant, incompréhensible, mais bon ? En présence du Dieu vivant, il ne reste plus à l'homme révolté que le balbutiement, que le silence. Pour l'amour de ce Dieu, on peut consentir à ce monde malgré toutes ses énigmes, malgré toutes les souffrances et le mal qu'il renferme. À la lumière de la grandeur, de la gloire et de la toute-puissance de Dieu, l'homme reconnaît sa bassesse, sa misère et sa faiblesse. Y a-t-il pour lui pire attitude que de se crispier sur lui-même ? Or c'est ce qui se produit quand il prétend se justifier devant Dieu. C'est plus qu'une erreur, c'est un péché. C'est une atteinte à la justice divine : Dieu doit être convaincu d'injustice, pour que l'homme gagne sa cause. "Je vais t'interroger et tu m'instruiras. Veux-tu vraiment casser mon jugement, me condamner pour assurer ton droit ?".

Tant que l'homme cherche lui-même à supputer le bien et le mal, ce pour quoi il n'a ni qualité ni capacité, son regard reste figé sur lui-même. Et tant qu'il est ainsi captivé par lui-même, l'homme ne peut s'ouvrir à l'incompréhensibilité, à la sagesse et à la bonté de Dieu. L'homme ne trouvera le chemin de Dieu qu'en renonçant de toute manière à se justifier lui-même.

PREMIÈRES LUMIÈRES

Ignace s'adonnait volontiers à la lecture de ces livres mondains et menteurs qu'on appelle romans de chevalerie. Se sentant dispos, il en demanda quelques-uns pour passer le temps. Mais dans toute la maison où il était en convalescence après avoir reçu une grave blessure, on n'en trouva pas un seul de ceux qu'il avait coutume de lire ; on lui apporta donc une Vie du Christ et un livre en espagnol sur la vie des saints. Il y faisait de fréquentes lectures et éprouvait un certain attrait pour ce qu'on y racontait. Quand il s'interrompait, il réfléchissait tantôt à ce qu'il avait lu, tantôt aux choses du monde qui, auparavant, retenaient habituellement sa pensée. Notre Seigneur cependant venait à son secours et, à ces pensées, en faisait succéder d'autres, nées de ses lectures. En effet, en lisant la vie de Notre Seigneur et des saints, il se prenait à penser et à se dire en lui-même : “Et si je faisais ce que fit saint François et ce que fit saint Dominique ?”. Il songeait aussi à bien des choses qui lui paraissaient bonnes, et il envisageait toujours des entreprises difficiles et pénibles. A se les proposer, il avait le sentiment qu'il lui serait facile de les réaliser. Toutes ces réflexions revenaient à se dire : “Saint Dominique a fait ceci, donc je dois le faire ; saint François a fait cela, donc je dois le faire”.

Ces considérations elles aussi duraient tout un temps, puis d'autres occupations les interrompaient et les pensées mondaines évoquées plus haut lui revenaient à l'esprit ; à elles aussi il s'arrêtait longuement. Ces pensées si diverses se succédèrent longtemps en lui.

Il y avait pourtant entre elles cette différence : à penser aux choses du monde il prenait grand plaisir, mais lorsque, par lassitude, il les laissait, il restait sec et mécontent. Au contraire, à la pensée de se rendre nu-pieds à Jérusalem, de ne manger que des herbes et de se livrer à toutes les autres austérités qu'il voyait pratiquées par les saints, non seulement il trouvait de la consolation sur le moment, mais il restait content et joyeux après l'avoir abandonnée. Il n'y faisait pourtant pas attention et ne s'arrêtait pas à peser cette différence, jusqu'au jour où ses yeux s'ouvrirent quelque peu, et où il commença à s'étonner de cette diversité et se mit à y réfléchir. Son expérience l'amena à voir que certaines pensées le laissaient triste, d'autres joyeux, et peu à peu il en vint à se rendre compte de la diversité des esprits dont il était agité : l'esprit du démon et l'esprit de Dieu.

Telle fut sa première réflexion sur les choses de Dieu et plus tard, quand il fit les Exercices, c'est de là qu'il tira ses premières lumières sur la diversité des esprits.

ALPHONSE MARIE DE LIGUORI

DIEU NOUS AIME

Dieu ne mérite-t-il pas tout notre amour ? Il nous a aimés dès l'éternité ! "O mon enfant, nous dit-il, Je t'ai aimé d'un amour éternel. Songe que J'ai été le premier à t'aimer. Tu n'étais pas encore au monde, le monde même n'était pas encore, et moi, déjà, Je t'aimais. Depuis que Je suis Dieu, Je t'aime ; depuis que Je me suis aimé, Je t'ai aimé, toi aussi".

Elle avait donc bien raison cette jeune vierge, sainte Agnès, de répondre à qui la sollicitait en vue d'une alliance et d'un amour terrestres : "Arrière, arrière, vous qui sollicitez mon cœur ! Renoncez à vos prétentions : mon Dieu a été le premier à m'aimer ; il m'a aimé dès l'éternité, c'est donc justice que je lui donne toutes mes tendresses et ne connaisse point d'autre amour".

Dieu sait que les hommes se laissent gagner par les bienfaits ; aussi voulut-il, au moyen de ses dons, les enchaîner à son amour. Il s'est dit : "Je les tirerai par des cordes humaines, celles qui conduisent l'humanité, par des liens d'amour" ; ainsi je veux les amener à m'aimer. Les dons que Dieu a départis à l'homme sont, en effet, autant de liens d'amour. Il l'a doté d'un corps pourvu des différents sens, et d'une âme, image de son Créateur par les facultés dont elle est enrichie : mémoire, intelligence et volonté. En outre, pour l'homme, toujours par amour pour l'homme, il a créé le ciel et la terre et tout ce qu'ils renferment : les étoiles, les planètes, les mers, les fleuves, les ruisseaux, les montagnes, les plaines, les métaux, les plantes et tant de variétés d'animaux. Toutes ces créatures, il les a mises au service de l'homme, afin que, par reconnaissance pour une telle libéralité, il aime son Créateur.

Oui, Seigneur, s'écriait saint Augustin, le ciel, la terre, et tant de merveilles qu'ils offrent à mes yeux, tout me parle, tout me presse de vous aimer, car chacune de ces créatures me rappelle l'amour qui vous inspira la création. Dans sa solitude, le fondateur de la Trappe, l'abbé de Rancé, s'arrêtait à regarder les collines, les ruisseaux, les fleurs, les oiseaux, les étoiles, le firmament et il sentait, à la vue de chacune de ces créatures, son cœur s'enflammer d'amour pour le Dieu qui, par amour pour lui, les avait tirées du néant. Ainsi encore, sainte Madeleine de Pazzi. Tenait-elle en main une belle fleur : voilà que les flammes de l'amour embrasaient son cœur. "De toute éternité, soupirait-elle, mon divin Seigneur a pensé par amour à créer cette fleur pour moi ! " Et l'humble fleur lui était comme une flèche d'amour qui lui causait une douce blessure et l'unissait plus intimement à Dieu. On raconte pareillement d'un pieux solitaire que cheminant dans la campagne, il lui semblait entendre les fleurs, et jusqu'aux brins d'herbe lui reprocher sa méconnaissance des bienfaits de Dieu. Il les frappait doucement de son bâton : "Taisez-vous, taisez-vous, leur disait-il, vous qui me traitez d'ingrat : vous me dites que Dieu vous a créées pour moi et que je ne l'aime point ; allons, je vous ai comprises : silence, silence, cessez vos reproches ! "

Or il n'a pas suffi à Dieu de nous mettre en possession des merveilles de l'univers : pour nous rendre pleinement captifs de son amour, il en est venu au don complet de lui-même. Le Père céleste, en effet, en est arrivé à nous donner son propre Fils, son Fils Unique ; c'est à ce point, dit saint Jean, qu'il a aimé le monde.

LA PITIÉ DU VERBE

Le Verbe de Dieu, incorporel, incorruptible et immortel vient parmi nous. Certes, il n'en était pas loin auparavant, car aucune partie de sa création n'est vide de lui : il remplit tout, en tout lieu, puisqu'il est uni à son Père. Mais il vient, dans sa condescendance, nous manifester son amour pour les hommes. Voyant que tous étaient voués à la mort, il a eu pitié de notre race, il a pris en compassion notre faiblesse, s'est ému de notre déchéance et ne put supporter que la mort domine sur nous.

Pour que sa créature ne périsse pas et que l'œuvre accomplie par son Père en créant les hommes ne soit inutile, il prend lui-même un corps, un corps qui n'est pas différent du nôtre. Car il aurait pu se rendre visible dans un être plus puissant qu'un homme. Mais il prend notre corps. D'une vierge sans faute ni souillure, qui ne connaît pas d'homme, il prend un corps pur et vraiment étranger à toute union humaine. Demiurge tout-puissant de l'univers, en cette Vierge il se construit à lui-même ce corps comme un temple et se l'approprie comme un instrument pour habiter en lui et se faire connaître. Il prend ainsi de chez nous une nature semblable à la nôtre ; et puisque nous sommes soumis à la corruption et à la mort, il livre ce corps à la mort et l'offre au Père, en raison de son amour pour les hommes. Ainsi, puisque tous meurent en lui, la loi qui soumet les hommes à la corruption se trouve abrogée, après avoir exercé tout son pouvoir sur le corps du Seigneur et n'ayant plus dès lors à sévir sur hommes, ses semblables.

Il ramène donc à l'incorruptibilité les hommes qui étaient retournés à la corruption et il les rappelle de la mort à la vie. En s'appropriant un corps, et par la grâce de la résurrection, il fait disparaître chez eux la mort comme la paille dans le feu. Le Verbe, étant Fils du Père immortel, ne pouvait mourir. Aussi prend-il pour lui un corps mortel afin que, uni au Verbe qui est au-dessus de tout, ce corps puisse mourir pour tous ; afin aussi que, par cette habitation du Verbe en lui, ce corps demeure incorruptible et désormais fasse cesser en tous la corruption par la grâce de la résurrection.

Ainsi, victime tout immaculée d'un sacrifice, il livre à la mort ce corps qu'il s'est uni, et il fait disparaître aussitôt la mort chez tous ses semblables par l'oblation où il se substitue à eux. C'est avec raison que le Verbe de Dieu, qui est supérieur à tous, offre son temple et l'instrument de son corps en rançon pour tous. Il paie ainsi en sa mort ce qui était dû à la mort. Et le Fils incorruptible de Dieu, uni à tous les hommes par un corps semblable au leur, peut à bon droit les revêtir d'incorruptibilité et leur promettre la résurrection. Ainsi donc la corruption de la mort n'a plus de pouvoir sur les hommes à cause du Verbe qui habite parmi eux en un corps semblable au leur.

Lorsqu'un grand roi entre dans une grande ville, et qu'il loge dans une de ses maisons, cette ville s'estime extrêmement honorée. Désormais, ennemis ou brigands ne marcheront plus sur elle pour la saccager et on la juge digne de tous les soins, à cause du roi qui habite une seule de ses maisons. Ainsi en est-il du Roi de l'univers : quand il est venu en notre terre et qu'il a habité un corps semblable au nôtre, toute entreprise des ennemis contre les hommes a cessé. La mort qui sévissait contre eux depuis longtemps a disparu.

8. Règles qu'il faut garder pour la nourriture.

Rien n'est plus vrai et plus sage que la doctrine des Pères qui fait consister le jeûne et l'abstinence dans la mesure et la privation, et qui leur donne pour règle générale de prendre seulement ce qui est nécessaire pour soutenir notre corps, sans jamais satisfaire complètement notre désir. Celui qui est malade pourra, de cette manière, pratiquer aussi bien la vertu que les plus sains et les plus robustes, s'il se refuse rigoureusement ce qui lui plairait, lorsque sa santé ne l'exige pas. L'Apôtre a dit : « *Ne soignez pas votre chair selon ses désirs.* » (Rom 13, 14.) Il ne défend pas le soin général qu'on doit prendre de son corps, mais seulement la satisfaction de ses désirs. Il interdit la recherche de ses jouissances sans condamner ce qui est nécessaire pour soutenir la vie. Il réprouve une condescendance qui pourrait nous entraîner à des tentations dangereuses ; mais il autorise des soins sans lesquels notre corps, affaibli par notre faute, devient incapable de remplir nos devoirs et nos exercices spirituels.

9. De la mesure dans l'abstinence et des suites du jeûne.

On doit moins juger l'abstinence par l'éloignement des repas et la qualité des aliments que par le témoignage de sa conscience. Chacun ne pratique la tempérance qu'autant qu'il lutte contre les convoitises de son corps. Il est certainement utile d'observer les jeûnes que la règle impose ; mais nous ne les pratiquons pas parfaitement, si nous ne sommes pas sobres au repas du soir. Si nous mangeons beaucoup, après un long jeûne, nous nous serons fatigués pendant quelques heures sans acquérir la chasteté que donne l'abstinence. La pureté de l'âme vient des privations du corps. Celui-là ne peut conserver une continence parfaite qui se contente d'une tempérance passagère ; et même on peut dire que ceux qui mangent trop après des jeûnes rigoureux, se laissent aller plus facilement au vice de la gourmandise. Il vaudrait mieux prendre, tous les jours, un repas raisonnable que de jeûner longuement et avec excès. Une abstinence exagérée, non-seulement affaiblit notre esprit, mais nous rend incapables de prier par l'épuisement de notre corps.

Aux prêtres de ce siècle, volontiers sensibles à l'efficacité de l'action et facilement tentés même par un dangereux activisme, combien salubre est ce modèle de prière assidue dans une vie entièrement livrée aux besoins des âmes que fut le Curé d'Ars ! "Ce qui nous empêche d'être saints, nous autres prêtres, disait-il, c'est le manque de réflexion. On ne rentre pas en soi-même ; on ne sait pas ce qu'on fait. C'est la réflexion, l'oraison, l'union à Dieu qu'il nous faut". Au témoignage de ses contemporains, lui-même demeurait dans un état de continuelle oraison, dont ni le poids harassant des confessions ni ses autres charges pastorales ne le distraient. "Il conservait une union constante avec Dieu au milieu de sa vie excessivement occupée".

Écoutons-le encore. Il est intarissable quand il parle des joies et des bienfaits de la prière. "L'homme est un pauvre qui a besoin de tout demander à Dieu". "Que d'âmes nous pouvons convertir par nos prières !". Et il répétait : "La prière, voilà tout le bonheur de l'homme sur la terre". Ce bonheur, il l'a longuement goûté lui-même, tandis que son regard éclairé par la foi contemplait les mystères divins et que, par l'adoration du Verbe incarné, il élevait son âme simple et pure vers la Trinité Sainte, objet suprême de son amour. Et les pèlerins qui se pressaient dans l'église d'Ars comprenaient que l'humble prêtre leur livrait quelque chose du secret de sa vie intérieure par cette exclamation fréquente, qui lui était chère : "Être aimé de Dieu, être uni à Dieu, vivre en la présence de Dieu : oh ! Belle vie et belle mort !".

Nous voudrions que tous les prêtres se laissent convaincre par le témoignage du saint Curé d'Ars, de la nécessité d'être des hommes d'oraison et de la possibilité de l'être, quelle que soit la surcharge parfois extrême des travaux de leur ministère. Mais il y faut une foi vive, comme celle qui animait Jean-Marie Vianney et lui faisait accomplir des merveilles. "Quelle foi !, s'exclamait un de ses confrères, il y aurait de quoi enrichir tout un diocèse !".

Avec saint Pie X, considérons donc comme certain et bien établi que le prêtre pour tenir dignement sa place et remplir son devoir, doit se consacrer avant tout à la prière. Plus que tout autre, il doit obéir au précepte du Christ : "Il faut toujours prier" ; précepte que saint Paul recommande avec instance : "Persévérez dans la prière, avec vigilance et dans l'action de grâces. Priez sans cesse".

La prière du Curé d'Ars, qui passa pour ainsi dire les trente dernières années de sa vie dans son église où le retenaient ses innombrables pénitents, était surtout une prière eucharistique. Sa dévotion envers Notre Seigneur dans le Très Saint Sacrement de l'autel était vraiment extraordinaire. "Il est là, disait-il, celui qui nous aime tant ; pourquoi ne l'aimerions-nous pas ?" Et certes il l'aimait et se sentait comme irrésistiblement attiré vers le tabernacle : "On n'a pas besoin de tant parler pour bien prier, expliquait-il à ses paroissiens. On sait que le bon Dieu est là, dans le saint tabernacle ; on lui ouvre son cœur ; on se complaît en sa sainte présence. C'est la meilleure prière, celle-là".

VIVRE LE MOMENT PRESENT

Si la foi vit sur la frontière entre foi et doute, l'espérance, elle, où est-elle la plus vivante ?

Dans l'évangile de saint Jean, il n'y a pas de récit de la Cène, Jésus ne partage pas le pain et le vin. A la place, il a une tout autre manière d'exprimer l'espérance. Celle-ci, pour Jean, prend une forme extraordinaire, qui est de vivre paisiblement, calmement, ce moment-ci avec ses amis. Judas est invité à faire ce qu'il a à faire ; et Jésus dit ouvertement que Pierre le reniera. Mais au lieu d'entrer en ébullition ou de s'enfuir, ils se contentent de partager ce moment ensemble. Jésus, pour exprimer son espérance, se contente d'être avec eux face à la catastrophe. C'est une façon, là encore, d'exprimer l'espérance : simplement vivre le moment présent. Il n'existe pas d'autre moment. Le passé est fini et le futur est encore à venir. La foi vit sur la frontière entre la tradition et l'incroyance, l'espérance, sur la frontière entre le présent et le futur.

Seul existe le moment présent. Maître Eckhart, le mystique dominicain du quatorzième siècle, disait « Il n'y a qu'un Maintenant ». Espérer, au quotidien, c'est avoir confiance que ce moment-ci est le point de départ du voyage vers Dieu et le bonheur. Je pourrais préférer être ailleurs, dans les Caraïbes, à siroter un verre de rhum, ... Mais c'est ici que je suis, et c'est ici et maintenant que Dieu m'offre un avenir. L'espérance nous invite à vivre maintenant, parce que ce moment-ci est gros de l'avenir... Ce qui signifie que vous n'êtes réellement vivant que si vous vivez ce moment-ci au lieu de vous mettre martel en tête pour le passé ou le futur. L'espérance ne consiste pas à fantasmer sur tout ce qui nous attend d'heureux après notre mort, sinon, nous nous retrouverons morts avant d'avoir trouvé le temps de vivre. C'est en vivant ce moment-ci que nous nous préparons à la vie éternelle...

Jésus, lui, vivait au présent. Il voit Zachée là-haut sur l'arbre et lui dit : « Zachée, descends vite, car il me faut aujourd'hui demeurer chez toi » (Lc 19,5) ; et plus loin : « Aujourd'hui le salut est arrivé pour cette maison, parce que lui aussi est un fils d'Abraham ». Ou encore : « C'est le jour qu'a fait le Seigneur, réjouissons-nous et soyons dans la joie en ce jour ». Et par-dessus tout dans le Sermon sur la montagne : « Ne vous inquiétez donc pas pour demain en disant : qu'allons-nous manger ? Qu'allons-nous boire ? De quoi allons-nous nous vêtir ? Ce sont là toutes choses dont les païens sont en quête. Or votre Père céleste sait que vous avez besoin de tout cela » (Mt 6, 31)... Dans l'espérance, nous osons vivre ce moment. Il est le fruit du passé, et il est gros du futur. D'un futur incertain.

Nous avons sans aucun doute besoin de l'eucharistie comme signe d'espérance en ces jours sombres. Mais j'aimerais ajouter qu'il revient à une espérance chrétienne d'oser vivre ce moment et le voir comme gros du futur. La tentation des « conservateurs », comme on dit, c'est de se retirer dans un passé qui n'existe plus ; la tentation des « progressistes », d'embrasser un futur qui n'existe pas encore. Mais il nous faut vivre le moment présent, qui est le fruit du passé, et le germe du futur.

[*pourquoi aller à l'église le texte de la conférence*](#)

PIERRE LE VÉNÉRABLE

COMME LE SOLEIL

Quoi d'étonnant si le visage de Jésus devint comme le soleil, puisqu'il est lui-même un Soleil ? Quoi d'étonnant si la face du Soleil devient comme le soleil ? C'était un Soleil, mais caché sous un nuage, et maintenant, le nuage éloigné, il brille pour un court moment. Qu'est-ce à dire ? Comment le nuage s'est-il éloigné ? Ce n'est pas la chair, mais la faiblesse de la chair qui a disparu pour un moment. C'est ce nuage dont le prophète a dit : "Voilà que le Seigneur montera sur un léger nuage". Le nuage, c'est la chair couvrant la divinité ; il est léger, car cette chair ne porte en elle rien de mal. Nuage, il cache le resplendissement de la divinité ; léger, car il s'élève jusqu'à la splendeur éternelle. Nuage, car on lit dans les Cantiques : "À l'ombre de celui que j'avais désiré, je me suis assise" ; léger, car c'est la chair de "l'Agneau qui enlève les péchés du monde" ; ceux-ci enlevés, le monde qui n'est plus appesanti par les péchés, s'élève dans les hauteurs des cieux.

Cette "lumière qui éclaire tous les hommes", habituellement voilée par le nuage de la chair, a brillé aujourd'hui ; glorifiant aujourd'hui la chair elle-même, elle l'a montrée, déifiée, aux apôtres, et par eux, au monde. Toi de même, Cité bienheureuse, tu jouiras pour toujours de cette contemplation du soleil, quand "descendant du ciel, ornée par Dieu, tu seras parée comme une épouse pour son Époux". Ce Soleil ne se couchera plus pour toi, demeurant toujours le même, il t'assurera la sérénité d'un éternel matin. Ce Soleil ne sera plus caché par des nuages, mais brillant sans cesse, il te réjouira sans trêve de sa lumière. Ce Soleil n'éblouira plus tes yeux, mais te donnant force pour le voir, il te charmera de sa lumière divine. Il n'aura nulle éclipse, car la douleur ne te cachera plus son éclat. Désormais, "il n'y aura ni mort, ni deuil, ni souffrance, ni cris", pour obscurcir la splendeur qui te sera donnée par Dieu ; Jean dit, en effet, du ciel : "Le premier ciel a disparu".

C'est de ce Soleil dont le prophète a dit : "Tu n'auras plus le soleil comme lumière, pendant le jour, et la clarté de la lune ne t'illuminera plus ; mais le Seigneur ton Dieu sera ta lumière éternelle". Telle est pour toi la lumière éternelle qui rayonne de la face du Seigneur. Tu entends sa voix, et tu apprends que son visage brille comme le soleil. Comprends dans son visage, (ce par quoi on reconnaît quelqu'un), la connaissance que tu en auras ; et dans l'éclat dont il brille, la clarté dont brillent ceux qui le connaissent. Ici-bas, la foi te fait croire en lui ; là-haut tu le connaîtras en lui-même. Ici-bas, tu le saisis par ton intelligence ; là, tu le comprendras. Ici, tu le vois "dans un miroir et comme en énigme ; là, tu le verras face à face". Le connaissant alors "tel qu'il est", nous serons illuminés pour toujours par la splendeur de ce Soleil ; tu en seras éclairé et rayonnant d'une lumière incomparable et bienheureuse. Le visage du Seigneur resplendissant alors sur toi, s'accomplira ce que jadis avait souhaité le prophète : " Qu'il fasse briller sur nous son visage ! "

Ce visage, c'est donc la face du Seigneur qui a resplendi sur la montagne comme un soleil, et qui brillera dans le ciel comme le soleil. Dans cette lumière de la vraie connaissance, tu te réjouiras sans fin comme on l'a dit ; dans cette lumière, tu marcheras sans fatigue. Dans cette lumière, tu verras la lumière éternelle.

GRANDEUR DE L'AMOUR DE DIEU

Sur la route d'Assise, la première fois que le Saint Esprit me parla, il disait : « Ma fille douce à moi, aime-moi, car tu es beaucoup plus aimée par moi que tu ne m'aimes. » Et moi, je comptais mes péchés et mes défauts, et je voyais que je n'étais pas digne de ces grandes amours, alors il me dit lui-même : « Il est si grand, l'amour que j'ai pour l'âme qui m'aime sans malice ! »

Il me semble qu'il voulait que mon âme ait quelque chose de cet amour qu'il eut lui-même pour nous, selon la capacité même de l'âme. Et si seulement elle désirait l'avoir, lui l'accomplirait.

Il me disait aussi que les bons sont peu nombreux maintenant et qu'il y avait peu de foi. Il me semblait qu'il s'en plaignait. Il dit : « Si grand est l'amour que j'ai pour l'âme qui me chérit sans malice que je lui ferais maintenant une bien plus grande grâce que je n'ai faite aux saints au temps où sont rapportées beaucoup de grandes choses que Dieu fit pour eux, et ainsi ferais-je à quiconque qui aurait vraiment mon amour. »

Il n'est personne qui puisse s'excuser, car toute personne peut l'aimer. Lui ne requérait autre chose, sinon que l'âme l'aime, car il l'aime et est lui-même amour de l'âme. Et elle me dit à moi, le frère qui écrivait : « Comme sont obscures, c'est-à-dire profondes, ces paroles, que Dieu ne demande seulement à l'âme que de l'aimer. »

Après cela, elle expliqua et ajouta : « Qui est celui qui pourrait retenir quelque chose pour lui-même s'il aimait ? » Après cela, expliquant cette autre parole, à savoir que Dieu est l'amour de l'âme, elle dit : « Que Dieu aime l'âme et qu'il est lui-même amour de l'âme, il me le montre avec vive raison par sa venue et par la croix, alors qu'il était si grand ! Il m'expliquait tout, sa venue, la passion de la croix et comme il était si grand. » Et avec vive raison il ajoutait : « Vois s'il est en moi autre chose que l'amour. »

BENOÎT XVI

LA VERITE, FONDEMENT LE PLUS PROFOND DE LA JOIE

Ce grand saint nous rappelle que dans le cœur de l'Eglise doit toujours brûler un feu missionnaire, qui incite sans cesse à apporter la première annonce de l'Evangile et, là où cela est nécessaire, une nouvelle évangélisation : en effet, le Christ est le bien le plus précieux que les hommes et les femmes de chaque époque et de chaque lieu ont le droit de connaître et d'aimer ! A Dominique Guzman s'associèrent ensuite d'autres hommes, attirés par sa même aspiration. De cette manière, progressivement, à partir de la première fondation de Toulouse, fut créé l'ordre des prêcheurs. Dominique... adopta l'antique Règle de saint Augustin, l'adaptant aux exigences de vie apostolique, qui le conduisaient, ainsi que ses compagnons, à prêcher en se déplaçant d'un lieu à l'autre, mais en revenant ensuite dans leurs propres couvents, lieux d'étude, de prière et de vie communautaire. Dominique voulut souligner de manière particulière deux valeurs considérées indispensables pour le succès de la mission évangélisatrice : la vie communautaire dans la pauvreté et l'étude.

Dominique et les frères prêcheurs se présentaient tout d'abord comme mendiants, c'est-à-dire sans de grandes propriétés foncières à administrer. Cet élément les rendait plus disponibles à l'étude et à la prédication itinérante et constituait un témoignage concret pour les personnes. Le gouvernement interne des couvents et des provinces dominicaines s'organisa sur le système des chapitres, qui élaient leurs propres supérieurs, ensuite confirmés par les supérieurs majeurs ; une organisation qui stimulait donc la vie fraternelle et la responsabilité de tous les membres de la communauté, en exigeant de fortes convictions personnelles. Le choix de ce système naissait précisément du fait que les dominicains, en tant que prêcheurs de la vérité de Dieu, devaient être cohérents avec ce qu'ils annonçaient. La vérité étudiée et partagée dans la charité avec les frères est le fondement le plus profond de la joie. Le bienheureux Jourdain de Saxe dit à propos de saint Dominique : « Il accueillait chaque homme dans le grand sein de la charité et, étant donné qu'il aimait chacun, tous l'aimaient. Il s'était fait pour règle personnelle de se réjouir avec les personnes heureuses et de pleurer avec ceux qui pleuraient »

En second lieu, Dominique, par un geste courageux, voulut que ses disciples reçoivent une solide formation théologique, il n'hésita pas à les envoyer dans les universités de son temps, même si un grand nombre d'ecclésiastiques regardaient avec défiance ces institutions culturelles. Les Constitutions de l'Ordre des prêcheurs accordent une grande importance à l'étude comme préparation à l'apostolat. Dominique voulut que ses frères s'y consacrent sans compter, avec diligence et piété ; une étude fondée sur l'âme de tout savoir théologique, c'est-à-dire sur l'Ecriture Sainte, et respectueuse des questions posées à la raison. Le développement de la culture impose à ceux qui accomplissent le ministère de la Parole, aux différents niveaux, d'être bien préparés. Il exhorte donc tous, pasteurs et laïcs, à cultiver cette « dimension culturelle » de la foi, afin que la beauté de la vérité chrétienne puisse être mieux comprise et que la foi puisse être vraiment nourrie, renforcée et aussi défendue... Dominique, qui voulut fonder un Ordre religieux de prêcheurs-théologiens, nous rappelle que la théologie a une dimension spirituelle et pastorale, qui enrichit l'âme et la vie. Les prêtres, les personnes consacrées, ainsi que tous les fidèles, peuvent trouver une profonde « joie intérieure » dans la contemplation de la beauté de la vérité qui vient de Dieu, une vérité toujours actuelle et toujours vivante.

Dominique fut canonisé en 1234, et c'est lui-même qui, par sa sainteté, nous indique deux moyens indispensables afin que l'action apostolique soit incisive. Tout d'abord la dévotion mariale, qu'il cultiva avec tendresse et qu'il laissa comme héritage précieux à ses fils spirituels... En second lieu, Dominique, qui s'occupa de plusieurs monastères féminins en France et à Rome, crut jusqu'au bout à la valeur de la prière d'intercession pour le succès du travail apostolique. Ce n'est qu'au Paradis que nous comprendrons combien la prière des religieuses contemplatives accompagne efficacement l'action apostolique !

Audience générale, Mercredi 3 février 2010